

marbre blanc et portent chacun l'inscription des fonctionnaires religieux ou civils auxquels ils étaient destinés. On constate, en les examinant avec attention, que plus d'une fois une inscription nouvelle a été gravée sur une plus ancienne qui a été effacée. Les prêtres occupaient la majeure partie de ces places d'honneur.

L'orchestre formait une sorte d'abside au centre de l'immense hémicycle, au-dessous des gradins. Dans les derniers temps du paganisme, il avait été souvent converti en arène de gladiateurs. Depuis la ruine du célèbre monument, il a servi tour à tour de réservoir d'eau et de four à chaux où ont été brûlés des marbres admirables par des mains qui n'en savaient pas le prix. Au milieu se voit encore une sorte de mosaïque en forme de losange avec la place du *thymélé*, ou autel de Bacchus. Le chœur, à la suite du coryphée, faisait ses évolutions dans l'orchestre. A mesure qu'il prit moins d'importance on diminua les proportions du lieu où il se tenait, tandis qu'on augmenta celles de la scène, où les personnages devenaient plus nombreux. Il est aisé de retrouver ici les traces de trois scènes ayant successivement empiété sur l'orchestre, et dont la dernière fut construite par Phèdre, fils de Zoïle, sous Septime Sévère. Quatre degrés la mettaient en communication avec l'orchestre, et un silène colossal à genoux la supportait. Des fragments considérables permettent de la reconstituer telle qu'elle fut. Le dessous en était vaste, et les machinistes pouvaient s'y mouvoir à l'aise

pour y produire ces effets terrifiants qui de tout temps ont fait le bonheur de la multitude.

Naturellement je me reporte aux siècles où retentissaient dans cette enceinte les beaux vers de Sophocle et d'Eschyle, dits par des voix puissantes sous les masques traditionnels à trente mille spectateurs. Supposons qu'à l'occasion d'une de ces fêtes du génie dramatique, Paul fût venu s'asseoir là où je suis, lui qui ne craignait pas d'aller chercher les hommes à l'Agora et au gymnase, ne les trouvant pas à la synagogue, et qu'on eût représenté ce jour-même la tragédie du *Prométhée enchaîné*. Que serait-il arrivé si, après les dernières paroles de Mercure au criminel cloué sur son rocher, le tonnerre ayant fini de gronder, la foudre de tracer dans l'air des sillons enflammés, la poussière de rouler en tourbillons, les vents de se déchaîner, la mer de soulever ses flots, le rocher de voler en éclats sur Prométhée enseveli dans l'effroyable cataclysme, l'Apôtre s'était levé pour dire : « Athéniens, la prophétie dont il a menacé Jupiter et dont il n'avait pas le secret lui-même, je vous annonce qu'elle s'est accomplie. Ce que, par la bouche de Mercure, votre grand poète promettait dans des vers sublimes vient de se réaliser. *Un Dieu s'est offert pour remplacer dans ses souffrances l'humanité prévaricatrice*, dont Prométhée fut l'emblème, et afin de la sauver il est descendu, du sein de la lumière, sur une terre de ténèbres. Il est venu cet être surhumain fils de la femme, et dans son rayonnement céleste il s'est

imposé au monde comme la voie, la vérité et la vie. Nous l'avons vu, entendu et touché nous-mêmes, et nous avons compris qu'il était Dieu, car ses œuvres, ses paroles et ses vertus n'étaient pas de l'homme. Verbe éternel et image parfaite de son Père, il a revêtu notre misérable nature pour expier les fautes de l'humanité déchue et la remettre dans le chemin de la justice. Né parmi les Juifs, il s'est appelé Jésus de Nazareth, et ses compatriotes l'ont crucifié. » Quelle nouveauté pour l'auditoire ! Quelle stupéfaction ! Peut-être quel scandale ! Mais que l'assemblée tumultueuse eût été digne du grand orateur ! Qu'eussent répondu les prêtres des faux dieux et les représentants d'une philosophie impuissante et désorientée ?

Au haut des gradins du théâtre et sous le mur méridional de l'Acropole, dit mur de Cimon, est une grotte naturelle qui a été élargie, et mesure douze mètres sur sept. Un portique, supportant une statue colossale de Bacchus, en orna jadis l'entrée. C'était un monument chorégique élevé par Thrasyllus en l'honneur de Bacchus, vers 320 avant notre ère. A l'intérieur, Apollon et Diane étaient représentés, perçant de leurs flèches les enfants de Niobé. En y pénétrant, on trouve, au bout d'un escalier, un autel avec une représentation assez fruste de la mort de la sainte Vierge. Tous les soirs, le petit sanctuaire est soigneusement illuminé. Ce serait une curieuse étude à faire que celle des antithèses naïvement ou volontairement établies par le christianisme, dans la substitution

de ses temples à ceux du paganisme expirant. Deux colonnes au-dessus de la grotte portaient les trépieds de deux autres triomphateurs. Une niche rectangulaire vers le couchant a dû renfermer une statue.

En poursuivant notre route dans cette direction, nous atteignons, sous les roches de l'Acropole, le temple d'Esculape et de la Santé. Peut-être même y en eut-il deux, l'ancien et le nouveau. Un dôme y abritait une source sacrée. C'était le lieu où Mars avait tué Halirrhothius, fils de Neptune. Du long portique de cinquante mètres qui protégeait les malades contre le soleil et le mauvais temps, il demeure peu de chose. Les dévots s'y rendaient avec quelques serviteurs et des provisions de bouche. Quand les offrandes et les purifications étaient finies, chacun s'étendait sur sa natte, les lampes étaient éteintes, le silence le plus profond prescrit, et le dieu, à travers les parfums qui échauffaient les têtes, donnait en songe ses salutaires ordonnances. Si Esculape ne parlait pas, les prêtres prescrivaient à sa place divers traitements dont on trouve de bizarres échantillons sur les ex-voto ramassés dans les ruines, et qui durent être jadis appendus aux murs du portique. Carion, dans le *Plutus* d'Aristophane, nous donne une idée des scènes grotesques qui se passaient dans ces temples de la Santé. Si Paul y entra, et s'il fut témoin des supercherries des prêtres et de la sotte crédulité des adorateurs d'Esculape, quel regret ne dut-il pas avoir de n'y pas trouver un seul

homme digne d'être guéri par sa parole ou son contact. Mais ceux-là obtiennent les vrais miracles qui ont, sinon la foi, du moins les dispositions pour l'acquérir. Quel événement, si l'Apôtre eût crié aux paralytiques, aveugles, fiévreux et malades de toute sorte : « Levez-vous et allez-vous-en ! » et s'ils eussent aussitôt retrouvé la santé ! Rappelons en passant, et pour l'humiliation de la sagesse humaine, que Socrate, si courageux et si grand devant la mort, eut peut-être la faiblesse de donner sa dernière pensée à ce temple et à son dieu : « Criton, dit-il après avoir consolé tous ses amis, nous devons un coq à Esculape. Ne l'oubliez pas ! » Et il rendit l'âme.

Quelques ruines vers le couchant correspondent, d'après plusieurs, aux temples de Thémis, de Vénus et des Nymphes. Plus près de la route, un long portique, dont plusieurs arches sont encore debout, conduisait au théâtre. Eumène II, roi de Pergame, l'avait fait élever vers la moitié du second siècle avant Jésus-Christ, pour abriter contre l'intempérie des saisons le peuple attendant l'heure du spectacle. A son extrémité occidentale, un rhéteur fort riche, ce qui était rare alors chez les hommes de lettres, Hérode Atticus de Marathon, fit élever, vers le milieu du second siècle de notre ère, un Odéon capable de contenir six mille auditeurs. Il mesure quatre-vingts mètres de diamètre. Longtemps il a servi de château fort aux soldats turcs. Cependant on a pu, après l'avoir débarrassé des ruines qu'y avait accumulées un incendie, y offrir

en 1867, à la jeune reine des Hellènes une intéressante représentation.

En achevant notre ronde autour de l'Acropole, où nous ne monterons pas maintenant, nous retrouvons l'antique rue qui conduisait à l'Agora, et où j'ai supposé qu'étaient les fameux hermès avec sentences philosophiques. Une petite chapelle taillée en partie dans le roc nord-ouest de l'Acropole, et dédiée aux saints Apôtres, dont quelques-uns figurent encore parmi les fresques à peu près effacées du sanctuaire, marque la place d'une source intermittente appelée Clepsydre. Ses eaux, un peu saumâtres, montent quand arrivent les vents étésiens, et elles baissent quand ils ne soufflent plus. On descendait dans le puits par une série de soixante-dix marches ; les anciens le supposaient en communication avec le port de Phalère.

Les deux enfoncements dans le roc que l'on visite ensuite sont probablement les anciennes grottes d'Apollon et de Pan. Quelques niches, taillées dans la pierre, rappellent que ces sites furent sacrés. Une caverne plus grande correspond à celle d'Aglaure. Selon la légende, la malheureuse fille de Cécrops, ayant ouvert, avec sa sœur Hersée, le coffre où Minerve avait enfermé le petit Erichonius, et y ayant vu un serpent, se précipita du haut des grandes roches et mourut en ce lieu. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans cette grotte les jeunes Athéniens, recevant leur premier équipement militaire, venaient jurer de vaincre ou de mourir pour la république. Or cet usage accrédite une tout autre

tradition. Les historiens d'Athènes disaient, en effet, que l'oracle ayant promis la victoire aux Athéniens s'ils savaient offrir une victime digne des dieux, Aglaure se précipita aussitôt du haut de l'Acropole. On assure qu'il y avait entre cette grotte et l'Érechthéum une communication qui servit de chemin aux Perses pour s'emparer de la citadelle.

Non loin d'ici, à l'extrémité méridionale de l'Agora, et près de *la roche de Minerve*, comme dit Euripide, furent les statues en bronze d'Harmodius et d'Aristogiton, ces deux vengeurs de la liberté contre Hipparque et Hippias. Devant elles les jeunes gens chantaient : « Je porterai l'épée dans le rameau de myrte, comme Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran et rétablirent la liberté. Harmodius aimé, tu n'es pas mort, mais tu vis dans les îles bienheureuses où sont Achille aux pieds rapides, et Diomède, fils de Tydée. Dans le rameau de myrte je porterai l'épée, comme Harmodius et Aristogiton, lorsqu'aux Panathénées ils tuèrent Hipparque le tyran. »

Notre première excursion dans Athènes est finie. Nous avons contourné l'Acropole en suivant ou en cherchant des sites célèbres presque tous encore fort discutés. Quoi qu'il en soit des noms, les ruines que nous avons vues au nord prouvent que là fut réellement le centre de la vieille ville, avec ses rues tortueuses et ses splendides monuments, portiques, temples, gymnases, remplis d'incomparables chefs-d'œuvre dont la main des barbares sema partout les débris.

Athènes.

Athènes était le cœur de la Grèce, et l'Acropole fut le cœur d'Athènes. Là, comme sur un piédestal dressé par la nature, le peuple qui entre tous eut l'instinct du beau établit la maison de ses dieux. Il n'est pas probable que l'homme crée jamais rien de plus harmonieux que les Propylées et le Parthénon. A distance, nous en avons admiré hier les ruines, il faut nous donner le plaisir de les étudier de plus près aujourd'hui.

Notre voiture nous dépose presque en face de l'ancienne entrée retrouvée par M. Beulé, mais qu'on n'a pas encore eu le courage de restaurer et d'ouvrir. Elle consiste en un mur de marbre blanc ayant sa porte de l'ordre dorique dans l'axe même de la porte centrale des Propylées. A droite et à gauche une tour carrée, en saillie de cinq mètres, défendait cette entrée. Il est probable que ces sortes de bastions creux n'eurent, à l'origine, que trois côtés, le quatrième, vers la citadelle, ayant été jugé inutile pour protéger les soldats. Si nous abordions l'Acropole par cette porte, le coup d'œil sur l'escalier des Propylées, si encombré qu'il soit de ruines, serait splendide. La montée

trionphale mesure vingt-trois mètres de largeur et trente-trois de développement, sur une différence de niveau de quinze mètres entre la première et la dernière marche. Des murs servant de rampe l'encadraient. Un palier de quatre mètres de profondeur le divisait en deux, à la hauteur du temple de la *Victoire sans ailes*. Là aboutissaient deux entrées latérales venant l'une de la grotte d'Apollon et de Pan, et l'autre du chemin pélasgique dont M. Beulé a retrouvé les traces. C'est par celui-ci que montaient les victimes. A partir de là l'escalier était construit dans d'autres conditions. Un chemin creux, dont les dalles étaient profondément striées, s'ouvrait au milieu même des degrés et permettait aux prêtres de conduire sans trop de peine les victimes jusqu'aux autels de l'Acropole.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un fouillis de marbres brisés qu'il nous a fallu aborder à travers une sorte de tunnel, par une mauvaise porte turque où une avalanche de guides nous a circonvenus. Il a été difficile de n'en prendre qu'un, d'ailleurs fort superflu. Après avoir donné un coup d'œil à l'Odéon d'Atticus ou de Regilla, qui était à nos pieds, et à de nombreux fragments d'inscriptions rapprochées au hasard sur la petite esplanade, nous sommes arrivés à la porte byzantine qui débouche au-dessous du temple de la Victoire, et presque sur le milieu du vaste escalier que j'ai déjà décrit.

Ce joli petit temple, avec ses quatre colonnes ioniques formant portique en avant de la cella, fut

élevé par Cimon en l'honneur de la *Victoire sans ailes*. L'heureux fils de Miltiade voulut-il supplier ainsi l'inconstante de ne plus quitter les armées athéniennes? On pourrait admettre cette explication du titre étrange qu'il lui donna. La construction de l'édifice dut coïncider avec le double triomphe remporté sur les Perses près de l'Eurymédon et le retour des cendres de Thésée, ramenées de Scyros récemment conquise. Le lieu même où il fut élevé porte à croire qu'on voulut honorer la mémoire de ce héros athénien. Il se trouve, en effet, au point de l'Acropole d'où, assurait-on, Égée avait vu revenir, avec les voiles noires qu'il avait à son départ, le navire sur lequel Thésée son fils était allé en Crète combattre le Minotaure. Croyant mort celui qui revenait vainqueur, mais tellement à la joie de son triomphe, qu'il avait oublié d'ôter les signes de deuil attachés à son vaisseau, le malheureux père se précipita dans la mer. La délicieuse frise dont deux côtés sont ici et deux autres à Londres, était couverte de personnages fort endommagés. La plupart des têtes ont disparu. Les draperies et les mouvements du corps sont d'un fort beau travail. Autour du petit sanctuaire régnait une balustrade d'une époque postérieure, mais ornée de sculptures remarquables parmi lesquelles on admirait surtout la Victoire déliant ses sandales, et la Victoire au taureau. On en a soigneusement recueilli les fragments, que nous verrons ailleurs.

Presque vis-à-vis le temple de la Victoire, de

l'autre côté du monumental escalier, mais interrompant fort mal à propos l'alignement de ses degrés, se trouve le piédestal d'Agrippa, haut de huit mètres et large de quatre. Il porta jadis la statue colossale du gendre d'Auguste, comme le prouve l'inscription qui subsiste encore.

D'ici les Propylées devaient produire cet effet imposant et harmonieux qui les faisait préférer comme œuvre d'art au Parthénon lui-même. Mnésiclès, en les élevant, n'eut pas d'autre pensée que d'en faire l'entrée de l'Acropole. Le plan qu'il adopta fut d'ailleurs très simple. Il imagina un mur percé de cinq portes inégales et précédé d'un vestibule de même largeur. Le vestibule était divisé en trois travées par deux rangées de colonnes ioniques. En avant du vestibule était un portique de six colonnes doriques surmonté d'un entablement avec fronton encadré par deux portiques parallèles. En arrière, un autre portique de six colonnes doriques atteignait le niveau de la plateforme de l'Acropole. L'incomparable harmonie des lignes et le fini de l'exécution faisaient de ce portique si heureusement conçu une œuvre idéale. Le temps l'a rudement éprouvé. Les deux murs du vestibule sont encore debout, mais des six colonnes ioniques il n'y a plus que les bases et des chapiteaux morcelés. Les cinq portes dans le mur qui constituait le motif principal subsistent, élevées sur cinq degrés dont le dernier est en marbre noir. Celle du milieu est plus grande que ses deux voisines, qui elles-mêmes sont plus grandes que les deux dernières. Sur ce seuil que

nous foulons, que d'hommes illustres sont passés ! Cinq colonnes du portique regardant l'Acropole ont encore leurs chapiteaux. A la façade principale, au contraire, deux seulement, celles des angles, sont debout. Elles mesurent près de neuf mètres de haut et un mètre cinquante centimètres de diamètre. Les chapiteaux en sont admirablement travaillés. Des deux ailes de retour, une seule subsiste, fortement dorée par le soleil, qui la brûle depuis deux mille trois cents ans. Quand on songe que, vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, une poudrière établie dans le vestibule y fit la plus formidable explosion, on s'étonne beaucoup moins du chaos de ruines que l'on traverse que de la solidité de ce qui est resté debout.

La salle qui tient à l'aile gauche des Propylées répond peut-être à la Pinacothèque dont Pausanias nous a longuement énuméré les peintures, tout en disant que la plupart étaient effacées.

A la sortie des Propylées nous remarquons, devant la dernière colonne qui est à notre droite, le piédestal de Minerve Hygiée. Périclès érigea cette statue votive à la déesse qui, dans un songe, lui avait indiqué le moyen de guérir un de ses esclaves. L'infortuné, très aimé de son maître et de Mnésiclès, dont il était le meilleur ouvrier, était tombé du haut de l'édifice et semblait mortellement blessé. On le pansa avec une espèce de camomille dont nous voyons encore quelques plantes végétant à travers les ruines, et, au dire de Pline et de Plutarque, il recouvra la santé.

L'enfant Lycius, fils de Myron, portant le vase d'eau lustrale, était vers le levant, à l'entrée du téménos d'Artémis Brauronia, dont Praxitèle avait fait la statue. Là se trouvait aussi la statue de bronze du cheval de Troie. Puis venait le téménos de Minerve Ergané, ou inspiratrice des grandes œuvres. On y a retrouvé le piédestal de la déesse. La muraille qui séparait ces deux enceintes est encore visible.

Devant nous, et au point où nous quittons la direction du Parthénon pour prendre à gauche celle de l'Érechthéion, on remarque, sur un rocher nivelé, les traces du piédestal de la fameuse Minerve Promachos que Phidias avait coulée en bronze, assez grande pour que sa tête et une partie du corps s'élevassent au-dessus de tous les monuments de l'Acropole. Elle mesurait vingt-cinq mètres de haut. Le casque, scintillant sous les rayons du soleil, attirait les regards des navigateurs qui doubleraient le cap Sunium. Elle était encore debout en 395. On dit que quand Alaric et ses Visigoths la virent, présentant son bouclier du bras gauche et appuyant fièrement sa main droite sur sa lance, ils furent saisis d'une sainte frayeur. La vierge terrible semblait regarder le Parthénon et le couvrir de sa souveraine protection.

A cinquante pas plus loin, en inclinant vers le nord, commence le téménos de trois sanctuaires célèbres, rattachés l'un et l'autre sous les noms de Minerve Poliade, de Pandrose, fille de Cécrops, et l'Érechthéion proprement dit. Les plus anciennes

traditions s'unissaient pour recommander spécialement ce lieu à la vénération des Athéniens. C'était là que Minerve et Neptune avaient lutté, se disputant la ville d'Athènes. Les dieux ayant déclaré que la cité serait à celui qui ferait aux hommes le meilleur présent, Neptune frappa la terre de son trident, et il en sortit un coursier; Minerve planta l'olivier et obtint la victoire. On montrait dans ce sanctuaire la trace du trident et un rejeton de l'olivier divin qui, brûlé par les Perses, avait tout à coup retrouvé une nouvelle vigueur. Ici était le tombeau de Cécrops. Pandrose, sa fille, y avait fait preuve d'une fidèle discrétion en refusant d'ouvrir la boîte mystérieuse que lui avait confiée Minerve, dont elle était la prêtresse. Ses deux sœurs, au contraire, en regardèrent curieusement le contenu, et, effrayées à la vue d'un hideux serpent qui enlaçait de ses replis un joli petit enfant, elles se précipitèrent dans l'abîme. On ramassa leurs cadavres en lambeaux devant la caverne d'Aglaure. L'enfant devint roi sous le nom d'Érechthée, et il éleva un temple ici même en l'honneur de Minerve et de Pandrose. De là le nom d'Érechthéion.

C'est à ce sanctuaire que se rendaient les célèbres processions instituées par ce roi et désignées sous le nom de Panathénées. De jeunes vierges y servaient de prêtresses à Minerve et à Pandrose. Peut-être faut-il en retrouver le souvenir dans ces cariatides qui soutiennent le portique méridional de l'édifice. Ployant légèrement le genou pour avoir

moins de raideur dans la pose, de gracieuses jeunes filles portent sur leur tête des chapiteaux qui, raccordés avec leur chevelure, rappellent les corbeilles mystérieuses des Panathénées. Quant aux dispositions intérieures des divers sanctuaires, je suis incapable de m'en rendre compte. De plus savants archéologues que moi n'y parviennent pas davantage. Ici fut la fameuse lampe d'or de Callimaque, l'artiste qui gâtait ses œuvres pour vouloir trop bien les finir. Une seule fois par an on la remplissait d'huile, et c'était assez pour lui permettre de brûler nuit et jour, la cella n'ayant pas de fenêtres. Pausanias observe que la mèche était d'amiante, et qu'un palmier de bronze permettait à la fumée de s'évanouir par le toit. On montrait à l'Érechthéion un siège pliant, œuvre de Dédale. La statue de Minerve, toute tombée du ciel qu'on la supposât, était en bois d'olivier grossièrement travaillé. C'est elle qu'on ornait du fameux péplum brodé par les jeunes Athéniennes et porté en triomphe aux Panathénées. L'Érechthéion actuel, élevé au siècle de Périclès, demeure, malgré ses irrégularités de niveau et de façade, un des plus délicieux monuments de l'art ionique. Au VII<sup>e</sup> siècle on en fit une église byzantine dédiée à la Sainte Sagesse. Les Turcs, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la transformèrent en harem pour des femmes de l'aga. Pendant la guerre de l'indépendance ils en détruisirent une partie à coups de canon. Lord Elgin a volé une de ses erréphores. C'est ainsi que les hommes traitent ce que le temps avait respecté.

Un peu tard, on s'est préoccupé de créer un musée à l'Acropole même. Entrons-y, en évitant de contourner les murs de Thémistocle vers le levant. Une architrave couchée à terre, non loin de l'autel de Minerve, au levant du Parthénon, a appartenu, comme le prouve l'inscription qu'elle porte, à un temple circulaire d'Auguste et de Rome. Le musée de l'Acropole n'est encore qu'une collection de fragments peu ou point classés. Quelques beaux torses mutilés, un hermès portant un veau, des stèles avec banquetts funéraires, quelques inscriptions, des statuette votives, des dieux de toute sorte, peut-être un fragment de sculpture dû à la main de Socrate encore jeune et représentant le groupe des trois Grâces, les fragments de la balustrade du temple de la Victoire sans ailes, avec une série de Victoires dans les attitudes les plus variées, en particulier celle qui délie ses sandales, des Minerves de toute sorte dont l'une, Pallas-Athènè, remonte peut-être au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., un superbe fragment de la frise orientale du Parthénon, et quelques-uns moins importants des trois autres côtés, commencent à constituer une intéressante galerie. Il n'est que temps pour la science de recueillir ainsi et de conserver ce que la barbarie a impitoyablement saccagé et dispersé.

Enfin nous voici devant ce Parthénon que nous contournerons depuis hier sans oser presque le regarder, tant nous tenions à nous ménager vive et entière l'impression que nous éprouvons en ce moment. Qu'il est beau dans sa lamentable